

ANDRÉ JACQUES

**LA BATAILLE
DE PAVIE**



LE MOT ET LE RESTE

ANDRÉ JACQUES

LA BATAILLE DE PAVIE

LE MOT ET LE RESTE

2022

À Bertrand, Hugues et Normand,
compagnons, camarades...

Nourrie de cendre elle se sait carnivore
L'obscur l'épanouit

André Pieyre de Mandiargues

PROLOGUE

Université de Palerme, mercredi 7 mai

Depuis les derniers jours, depuis ce contrat qu'elle a accepté et rempli, elle se sent suivie. Ariana Zimmermann quitte les bureaux du secrétariat général et se dirige vers la sortie de l'université. *Maudite paperasse!* En sortant, elle s'arrête un instant et observe la viale delle Scienze. Quelque chose l'agace. Simple paranoïa ? Mais l'instinct, cette petite voix sournoise, lui dit le contraire. Et elle s'est toujours fiée à son instinct.

Panoramique : l'avenue bordée d'arbres, quelques voitures qui viennent de la gauche, des dizaines d'étudiants qui sortent des cours. Seuls ou en groupes. La plupart se dirigent vers la cafétéria. Quelques rires. Des appels sur des portables. Un klaxon. Près du kiosque, un beau grand brun embrasse une fille. Des motos et des Vespa alignées. Personne de caché derrière un platane ou un palmier. Personne de tapi derrière une voiture à l'arrêt. Là-bas, un type allume une cigarette appuyé à une moto. Petite cylindrée, se dit-elle, un peu méprisante. Le type : verres fumés, cheveux noirs et peignés vers l'arrière comme tous les tombeurs siciliens de son âge. Encore un gino ! Il regarde vers l'entrée du secrétariat. Attend sans doute quelqu'un. Ne semble pas s'intéresser particulièrement à elle.

Ariana descend les dernières marches et s'engage dans la viale. Elle marche normalement, ni trop vite ni trop lentement, sans se retourner. Ne pas donner à son éventuel suiveur l'impression qu'elle se sent épiée. Change la bandoulière de sa mallette

d'épaule. Lourde, la mallette. Quelques livres, ses papiers, son portable qui ne la quitte jamais et l'essentiel du matériel de survie. Elle tourne à gauche sur le corso Re Ruggero. Lui, à cause du terre-plein qui sépare le boulevard, devra prendre à droite.

Elle marche. Elle marche comme une étudiante sérieuse sortant d'un cours. Devant elle se dresse la façade angulaire du Palazzo dei Normanni. Le palais des Normands, qu'elle a visité à quelques reprises. Le palais du roi Roger I^{er} de Sicile, bâti sur les ruines d'un ancien palais arabe, lui-même érigé sur des ruines romaines, puis abandonné par les Hohenstaufen, repris quelques siècles plus tard par les vice-rois d'Espagne. Palerme, ville de cultures passées, ville de ruines, ville où les morts s'accumulent en strates. C'est pour cela qu'en arrivant ici avec son faux passeport américain et ce nom factice d'Ariana Zimmermann elle s'est inscrite en langue et civilisation. Pour creuser la profondeur historique de cette ville qui la fascine. Pour maîtriser l'idiome local. Pour tuer le temps, aussi.

Elle bifurque rapidement dans la via del Bastione. S'arrête, se retourne, cachée par l'angle d'un édifice, scrute un instant l'avenue qu'elle vient de quitter. Circulation normale d'une fin de journée. Coups de klaxon, un chauffeur qui en engueule un autre en gesticulant. Pas de moto noire ni de beau gino à verres fumés.

Ariana traverse la rue en courant, monte l'escalier de pierre et s'engage dans le parc. La plus grande plantation de palmiers d'Europe, disent les guides. Peu de chance qu'on la suive en voiture ou à moto dans ces allées ombragées d'arbres géants. Elle ralentit le pas, tourne à gauche, puis à droite, l'œil toujours aux aguets. Marche jusqu'à la via Vittorio Emanuele, l'artère centrale qui coupe la ville en deux. Ici, la foule est plus dense: étudiants sortant des écoles, employés de bureaux et de banques qui rentrent du travail, clientes encombrées de cabas qui courent vers les derniers achats. Et des beaux mecs aux portes des bars et des trattorias qui reluquent les filles en prenant l'apéro. Le corso: des façades d'édifices anciens décrépités à côté des frontons nobles de quelques palazzi pleins d'opulence et d'orgueil. Ville

de contrastes, ville du Sud où se mêlent les odeurs : ail, oignon, gaz d'échappement, parfum des femmes, transpiration. La mer si proche, au bas du corso. Et ce laisser-aller qui fait songer à La Havane. Soudain, elle croit apercevoir une moto noire, plus haut. Passé la piazza Bologni, elle continue à se camoufler dans le flot et le rythme de la foule. Se retournant parfois. Et, brusquement, tourne à gauche dans une ruelle étroite. Là, elle marche plus vite sous les balcons qui se rejoignent presque et les cordes à linge multicolores, comme des étendards anciens.

Puis elle se glisse dans un portique, se tourne vers l'entrée de la ruelle. Rien de suspect. Alors elle continue jusqu'à la trattoria de Matteo qu'elle connaît bien. Avant d'entrer, un dernier coup d'œil sur ses arrières. Quelques enfants qui jouent. Plus loin, une ombre, vite passée, ou une illusion.

Elle entre, salue le patron d'un bref signe de tête et s'assoit à sa table habituelle, le long du mur, près d'une fenêtre d'où elle peut surveiller à la fois l'étroite ruelle et la salle. Une dizaine de tables à peine, dont deux sont déjà occupées. Un couple de touristes et une famille. Au comptoir, trois habitués qui discutent bruyamment. *Calcio*, le foot, toujours le foot ! Allez, l'USP ! l'Unione Sportiva Città di Palermo.

Sans qu'elle ait rien commandé, Matteo lui apporte un sandwich au capicollo et un Coca. Elle sort son portable, l'ouvre, tape sur quelques touches, entre un code et, pendant un instant, semble se concentrer sur ce qu'elle lit. Mais son œil quitte rarement la ruelle où les enfants courent toujours après leur ballon. Elle engouffre le sandwich, sirote le Coca en prenant bien soin que ni gouttes ni miettes n'atteignent son ordinateur. Puis elle le range, se lève, marche jusqu'au comptoir, où elle paie.

– *Ciao*, Matteo.

– *Buonasera*, Ari.

Elle sort. Un coup d'œil de chaque côté. Elle regarde l'heure à sa montre et revient vers le corso. Deux pâtés de maisons plus loin, elle entre dans un cinéma où l'on présente *Gangs of New York*

de Scorsese. Elle a déjà vu le film deux fois, mais veut tuer le temps. Dernier fauteuil de la dernière rangée. Salle presque vide. Quelques couples et des spectateurs plus âgés. Un jeune homme entre. Elle le suit du regard. Il rejoint une fille à qui il tend un breuvage. L'éclairage baisse. Magie de ce moment où un pinceau de lumière éclabousse l'écran. Où le son, trop fort, vous cloue au fauteuil. Les scènes des bandes-annonces se bousculent, saccadées, rues encombrées, explosions lumineuses, une femme qu'on pousse et qui sort une arme. Puis, quelques secondes de silence et l'image de New York en 1846 apparaît sur l'écran, une image factice tournée dans les studios de Cinecittà, en banlieue de Rome.

Mais Ariana n'est pas venue pour le film. Elle est venue pour tuer le temps et pour semer l'éventuel suiveur. Tuer le temps comme elle le fait depuis qu'elle vit à Palerme. Tuer le temps entre les rares contrats. Ne pas mourir d'ennui dans cette ville ensoleillée et décrépite, mais si fascinante par sa vitalité et sa déchéance. Au bout d'une heure de projection, elle bâille, rassemble ses affaires et sort. La nuit est tombée. Sur le corso, quelques voitures filent. Pas de moto noire. Pas de gino avec des verres fumés qui la surveillerait du trottoir d'en face. Elle marche un moment, puis se retourne et revient sur ses pas. Là-bas, au coin, un groupe de jeunes qui rigolent. Inoffensifs. Personne d'autre.

Tu hallucines, ma belle. Une simple petite crise de paranoïa comme d'habitude. C'est tout. Rentre chez toi.

Alors elle s'engage dans le labyrinthe des ruelles de l'Albergheria, quartier défraîchi où elle peut garder l'anonymat. Bifurque à droite, puis à gauche. Chaque fois en jetant un œil sur ses arrières. L'habitude. Le métier. Enfin, elle atteint la ruelle où elle habite. Temporairement. Dans sa profession, les arrêts sont toujours temporaires. Elle voit les lumières aux balcons des appartements voisins. Fenêtres ouvertes en cette soirée encore chaude. Le son des télévisions ou des disputes familiales se répercute entre les murs de l'étroit boyau. Elle remarque soudain sa fenêtre. Elle a laissé la lampe de sa table de travail allumée. Un oubli qui ne lui est pas coutumier...

Un dernier regard en arrière et elle tend la clé vers la serrure de la porte d'entrée de l'immeuble...

Puis, c'est la déflagration. D'abord la lueur d'un jaune intense suivie, une fraction de seconde plus tard, du bruit fracassant de l'explosion, de la bouffée de chaleur et de la pluie d'éclats de verre. Un instant, hérissée, assourdie, elle respire par courtes saccades. Puis se ressaisit. Courir. Courir tout de suite. Vers l'autre extrémité de la ruelle. Déjà des cris fusent, des familles se précipitent aux balcons. Un enfant hurle et la pointe du doigt. Courir. Un regard en arrière. La moto noire s'engage à l'autre bout de la ruelle. Courir malgré la mallette qui lui heurte la hanche et la déséquilibre un peu. À droite, une autre ruelle qu'elle connaît bien. Elle a longuement arpenté le quartier quand elle s'y est installée. Un bon prédateur doit connaître chaque recoin de son territoire. Puis aussitôt à gauche. Quinze pas jusqu'au portique un peu renfoncé. Grondement de la moto. Se plaquer le dos à la porte. Vite! Fouiller dans la mallette, chercher l'arme. La main qui touche enfin le métal froid. La respiration haletante. Le dé clic de la lame. Et là-bas, à l'angle du passage, du boyau à peine large de deux mètres, le ronronnement de la moto qui semble hésiter. Réfléchir. Le type ne porte pas de casque. Le moteur se remet à pétarader. La moto s'engage dans la ruelle. Changement de vitesse. Il arrive, il va passer. Une... deux... Maintenant!

L'avant-bras gauche qui se déplie et atteint le motocycliste au visage. Craquement. Bruit du métal froissé. La moto glisse sur les pavés. Mais déjà Ariana est sur le dos du suiveur, qui se soulève sur un coude en râlant et en tentant d'essuyer le sang qui lui pisse du nez. Elle lui agrippe les cheveux, lui tire la tête en arrière. Ne reste alors que le geste rituel, le geste sacrificiel. La lame qui tranche la chair. Le sang qui gicle de la gorge. Un dernier gargouillis, un dernier soubresaut, des yeux hagards quand roule le corps. Et déjà c'est un cadavre.

L'instant de jouissance aussitôt s'évanouit. Ariana Zimmermann essuie soigneusement le couteau sur la chemise de l'homme mort,

se relève, replie la lame. En face, une ombre se penche à une fenêtre et recule aussitôt. Au loin, des sirènes retentissent, portées par l'écho des ruelles étroites. La roue avant tourne encore et s'échauffe contre la pierre d'un mur. Ariana ramasse sa mallette, qu'elle passe en bandoulière. Elle relève la moto. À peine quelques éraflures sur l'aile avant. Tout va bien. Elle l'enfourche, la redémarre et disparaît.

Plus tard, après avoir abandonné l'engin dans un stationnement souterrain et y avoir essuyé ses empreintes. Plus tard, étendue sur le lit, dans une chambre de cet hôtel un peu borgne situé près de la gare, où elle était descendue en arrivant à Palerme. Cet hôtel qu'elle avait choisi parce que le patron ne demandait pas de pièce d'identité aux voyageurs de passage. Plus tard, quand ses mains auraient cessé de trembler, quand son sang aurait repris son rythme normal, elle se rappellerait le déroulement de chaque instant de l'*incident*.

Au moment de l'explosion, sa clé n'avait pas encore touché la serrure de la porte. Le mécanisme de la bombe avait donc été déclenché à distance. Et le type n'avait pas attendu qu'elle soit montée à son appartement.

Non. Ces gens-là n'avaient pas voulu la tuer. Simplement l'effrayer, la capturer ou l'affoler pour qu'elle fuie. Mais, avant de fuir, qu'elle les mène au coffre. Pauvres types qui croyaient qu'elle ne ferait que courir vers un abri sûr pour y passer la nuit ! Une Américaine paniquée qui, le lendemain, se précipiterait à la banque pour sortir de son coffre l'argent, les documents, le disque dur et, surtout, les codes.

Raté, pauvres cons ! On vous a mal briefés. Et vous ne connaissiez pas encore Pavie. La grande Pavie. Quant à toi, le petit motard, le gino, fais de beaux rêves. Tu ne savais pas...

Pavie s'étire sur le lit, exhale un long soupir en caressant son sexe et sourit. Puis elle s'endort presque aussitôt.

CHANTS DE GORGE

2



Montréal, boulevard Saint-Joseph, jeudi 8 mai

Alexandre marchait les yeux rivés au trottoir. Songeur. Une fine bruine s'était mise à tomber, un crachin agaçant qui exacerbait son humeur noire. Il décocha un coup de pied dans une canette de bière qui alla atterrir dans l'eau trouble du caniveau le long du trottoir.

– Sale ville! Sale temps! Maudit médecin de merde!

Un cycliste qui roulait sur le trottoir faillit le heurter.

– Les pistes cyclables, c'est pour les chiens? lança-t-il.

L'autre poursuivit sa route en faisant un doigt d'honneur. Alexandre accéléra le pas et tourna sur le boulevard Saint-Laurent. Là, à l'abri d'un auvent, il s'arrêta et alluma une cigarette. Il toussa. En rangeant le paquet, il sentit l'enveloppe épaisse qu'il avait glissée dans la poche intérieure de son blouson. L'enveloppe que le docteur Saint-Amant lui avait remise tout à l'heure.

Il maugréa. Quel temps! Trois jours qu'il pleuvait. On se serait cru en mars. Maudit pays de cul!

Ce matin-là, il s'était réveillé en sueur. Les cauchemars..., comme d'habitude. Et la journée à la boutique avait mal commencé. Une lettre du ministère du Revenu qui lui signalait certaines erreurs dans sa déclaration de l'année précédente et lui réclamait un montant substantiel, plus les intérêts, bien sûr. On évoquait une éventuelle vérification de ses déclarations des années antérieures. Il faudrait en parler au comptable. Après tout, cet imbécile avait fait les calculs. Qu'il se démerde!

Au moment où il allait prendre le téléphone, l'appareil avait sonné. Il avait reconnu le numéro sur l'afficheur : Raphaël. Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là ?

– Alexandre, j'aimerais que tu passes à mon bureau.

– Pourquoi ?

– J'ai reçu les résultats de tes examens.

Avait suivi un silence. Alexandre se rappelait encore le tic-tac d'une pendule accrochée au mur près de l'entrée de la boutique. Une aiguille avait avancé d'une saccade.

– C'est urgent ?

– Onze heures. Une cliente a annulé son rendez-vous. Et la semaine prochaine, je pars à la pêche avec Jean-Paul.

– Ça ne pourrait pas être remis à plus tard ?

– Il serait mieux qu'on se voie le plus tôt possible. 11 heures. D'accord ?

Et il avait raccroché. Oui, une journée de merde !

La pluie avait repris. Alexandre savait maintenant pourquoi Raphaël l'avait appelé. À l'abri sous l'auvent, près de la librairie Gallimard, il songea à ce guide de voyage qu'il avait voulu acheter la semaine précédente. La Croatie et la côte dalmate. Le soleil... L'envie lui vint de tout balancer, d'acheter un billet d'avion, de partir...

Il toussa de nouveau et jeta le mégot de sa cigarette sur le trottoir. Le ciel était bas. Une journée pour se pendre. Et chaque parole du médecin lui revenait en mémoire.

– Bon ! Assieds-toi, Alexandre.

L'attente n'avait pas été longue. Amélie, la secrétaire-réceptionniste, l'avait fait passer dans le cabinet du médecin à 11 h 10.

Raphaël Saint-Amant avait la mine un peu sombre. Comme le temps dehors. Pendant un instant, il feuilleta le dossier ouvert sur son bureau. Puis il soupira.

– Ce n'est pas brillant, brillant, finit-il par grogner.

- Mon épaule ?
- Non. Ton épaule ne m'inquiète pas. C'est tout le reste...
Mais pourquoi, bordel ! les médecins sont-ils toujours comme ça ? Pourquoi ces silences quand, de toute évidence, ils vont vous annoncer que vous allez passer à la guillotine ? Pourquoi cet air dramatique ? Déballe ton sac, Raphaël. Qu'on en finisse !
- Faut dire qu'avec la vie que tu mènes...
- Qu'est-ce qu'elle a, la vie que je mène ?
- Fais pas l'innocent, Alexandre. On se connaît depuis quarante ans. On s'est usé les fonds de culotte sur les mêmes bancs d'école.
- Et alors...
- Tu fumes trop, tu bois trop, tu manges tout croche, tu ne fais pas assez d'exercice... Fallait t'y attendre...
- M'attendre à quoi ?
- À ces résultats.
- Écoute, Raphaël, je t'ai consulté pour un mal d'épaule, pas pour recevoir une leçon de morale végétarienne. D'ailleurs, pour me rendre ici, j'ai marché. Il y avait un trou plus clair entre deux nuages et j'ai fait la bêtise de venir à pied.
- Tu parles ! Tu demeures à cinq rues d'ici. Quelle aventure ! Une semaine comme ça et tu es prêt pour un trekking dans l'Himalaya. Cinq rues ! C'est ça l'entraînement qu'on vous faisait suivre dans l'armée canadienne ?
- Fais pas chier, Raphaël, et vide ton sac. Quand est-ce que je meurs ?

Le médecin s'adossa à son fauteuil pivotant et secoua la tête. On pouvait lire à son expression qu'il considérait Alexandre comme... indécrottable. Un cas désespéré. Il se pencha de nouveau vers son bureau et saisit quelques feuillets colorés dans le dossier.

- Bon ! Pour ton épaule, comme je le disais, ça va. La zone de l'ancienne blessure par balle est cicatrisée depuis longtemps et les radiographies laissent penser qu'il n'est resté aucun corps étranger dans la plaie. Simplement un peu d'arthrite. C'est normal. Tu as

quand même étudié dans un collège militaire avant de devenir antiquaire et on a dû vous apprendre que les vieilles blessures pouvaient laisser quelques séquelles. Des anti-inflammatoires devraient atténuer les symptômes.

– C’est tout ?

Le docteur Raphaël Saint-Amant releva la tête et fixa Alexandre droit dans les yeux.

– Non, ce n’est pas tout.

Alors avait commencé le long monologue du médecin sur les résultats de la première série d’examens : « Quelques signes alarmants... Ce n’est peut-être rien, mais... » Puis des chiffres... « ...alors que le taux normal est de... » Ensuite : « Et surtout..., cette tache suspecte au côté gauche décelée sur les radiographies... »

Des mots qui atteignaient Alexandre par fragments comme des éclats de verre : « Nouvelle série d’examens. Plus poussés. Pour voir... pour vérifier... pour déceler... » Et quelques moments plus tard, le coup fatal : « Et peut-être une biopsie. Le spécialiste verra... »

Puis le docteur Raphaël Saint-Amant, son ami Raphaël, lui avait tendu une enveloppe contenant des formulaires pour les examens.

– C’est toi qui dois téléphoner pour prendre les rendez-vous. Les numéros sont sur les formulaires. Tu signaleras que c’est urgent.

Le médecin avait ensuite rédigé l’ordonnance pour les anti-inflammatoires et renouvelé celle des Ativan.

– Ça atténuera tes douleurs à l’épaule. Si ça ne suffit pas, on pourra songer à des injections de cortisone. Mais avant, je préférerais attendre les résultats des nouveaux examens.

Et toujours ces silences comme des trous noirs béants entre chaque phrase. Quelques mots d’encouragement de la part de Raphaël, puis Alexandre, pâle, s’était levé et dirigé vers la porte.

– Et Chrysanthy, tu as des nouvelles? avait alors demandé le médecin.

– Chrysanthy est partie. Elle se fait bronzer sur les bords de l’Adriatique.

Sur ce, il avait claqué la porte du cabinet.

Et maintenant, il se retrouvait là, sous cet auvent du boulevard Saint-Laurent à attendre que le crachin diminue. Il alluma une nouvelle cigarette. Toussa. Jura.

À chaque mouvement, il sentait le poids de l’enveloppe dans la poche intérieure de son blouson. Les examens. Il détestait les examens. Pendant un instant, il eut envie de tout déchirer, de réduire les formulaires en mille confettis qui formeraient de petits radeaux dans l’eau du caniveau. De petits radeaux de *La Méduse* pour les désespérés.

Depuis son abri, il observa la rue, les véhicules qui passaient..., la vie des autres. Puis il vit le café, en face, de l’autre côté du boulevard. Quelques clients entraient. Il regarda sa montre : midi vingt. En Europe, c’était déjà l’heure de l’apéro.

Il traversa la chaussée en courant. Un bon scotch n’avait jamais nui à personne, disait-on en Écosse. On vantait même ses vertus curatives...

2

Montréal, boulevard Saint-Laurent, jeudi 8 mai

Le pas un peu hésitant, Alexandre Jobin revint à sa boutique en fin d'après-midi. « Sam Wronski, Antiquités et Brocante », annonçait l'enseigne au-dessus des vitrines. Il fronça les sourcils en songeant qu'il faudrait la faire repeindre ou, du moins, rafraîchir. Quand il eut refermé la porte, son assistante, Isabelle Bédard, l'observa un instant.

– Ça va, monsieur Jobin ?

– Oui, oui.

– Vous êtes certain ? Vous avez l'air un peu... pâle.

– Ça va. Ça va. J'ai croisé un ami.

Elle sourit, puis lui désigna un homme assis dans un fauteuil ancien au fond de la boutique.

– Il y a un client qui vous attend depuis une demi-heure.

– Il veut quoi ? Acheter ou vendre ?

– Je n'en sais rien. Il a insisté pour vous rencontrer personnellement. Je lui ai dit que vous deviez revenir d'un instant à l'autre. Il a fait le tour de la boutique, a examiné quelques objets, puis s'est installé dans ce fauteuil.

Alexandre remercia Isabelle et marcha vers le fond de la boutique. L'homme feuilletait un livre à tranche dorée. Une vieille édition du *Bossu* de Paul Féval. Il leva la tête à l'approche de l'antiquaire. La belle soixantaine. Peut-être un peu plus. Traits fins, encore svelte malgré sa petite taille, cheveux grisonnants et bien coiffés, soigneusement peignés vers l'arrière. Des yeux sombres,

perçants. Costume de bonne coupe, chaussures italiennes... Il tendit la main à Alexandre.

– Monsieur Jobin, sans doute ?

Un léger accent méditerranéen. Un sourire franc. De belles dents. Alexandre acquiesça et lui serra la main.

– Et que puis-je faire pour vous ? Monsieur...

– Francesco Cantara. Appelez-moi Frank.

Un court silence plana. Le signor Cantara observa un instant la boutique. Son regard allait d'un objet à l'autre. Moment d'indécision.

– Vous cherchez quelque chose en particulier ? demanda Alexandre.

– Non, non. Ce serait plutôt pour vous demander un conseil. Un ami commun...

Il se tut et sourit. Comme si l'antiquaire avait compris tout de suite. Finalement, il ajouta :

– Théo Lambrini...

Rien de plus. Son regard scrutait toujours la boutique. Au comptoir, Isabelle Bédard fixait les deux hommes.

– Nous serions peut-être mieux dans mon bureau, proposa Alexandre.

L'homme acquiesça et suivit l'antiquaire jusqu'au bureau situé à deux pas. Alexandre lui indiqua poliment un fauteuil et s'assit derrière sa table de travail encombrée. Le silence s'étirait. L'Italien, de toute évidence, ne savait pas pour où commencer.

– Alors, mon ami Théo vous a suggéré de passer me voir...

– Oui. C'est ça. Je suis restaurateur aussi et j'appartiens à la même association que lui. Au cours d'un souper, récemment, je lui ai parlé d'un petit... problème. Il m'a dit de venir vous consulter. C'est une longue histoire.

– Le mieux serait sans doute de commencer par le début.

– *Si, si.*

Mais le restaurateur semblait encore hésiter. Alexandre, quant à lui, avait la bouche sèche. Un verre d'eau..., retourner au bar...

Il eut envie de brusquer le vieil homme. « Le vieil homme..., se dit-il. À peine une dizaine d'années de plus que moi. Et sûrement en meilleure santé. » Il inspira longuement et se calma. Son instinct lui disait que cette affaire ne serait pas banale.

– Prendriez-vous un café ou un verre de quelque chose, monsieur Cant...

– Appelez-moi Frank.

– Café..., whisky..., cognac... Je n'ai pas un grand choix.

– Pour me donner courage... Un cognac, *per favore*. Même si Irina ne serait pas contente.

Alexandre jeta un coup d'œil à sa montre.

– Il est 16 h 30, monsieur Frank. En Italie, on est déjà attablé depuis un moment.

Le restaurateur italien sourit.

– Alors, *va bene*.

Alexandre prit des verres de cristal sur une tablette et sortit deux bouteilles d'un tiroir de son bureau: une de Camus VSOP et l'autre de Glenmorangie. Il remplit les verres et tendit le cognac à M. Frank.

– *Salute*.

– *Grazie mille*.

– Et maintenant, si vous m'expliquez votre affaire.

L'Italien trempa ses lèvres dans son verre. Ça sembla lui donner un peu de confiance.

– C'est ancien. Très ancien. Probablement du Cinquecento...

Il se pencha et sortit d'une élégante mallette en cuir un dossier qu'il ouvrit. Trois grandes photos de dessins ou de croquis apparemment anciens. On devinait le grain du papier, les bords un peu rugueux et jaunis des originaux. L'un des dessins, le plus grand, représentait une scène de bataille, un paysage de guerre. Des chevaux qui hennissaient, des soldats aux visages grimaçants brandissant des hallebardes. Et au fond, une ville assiégée surmontée d'une croix de lumière. La deuxième montrait un personnage vêtu somptueusement, à genoux et regardant vers la

droite. La troisième représentait une belle dame aux traits fins, presque une madone. Elle regardait vers la gauche. Alexandre prit encore quelques instants pour examiner les clichés.

– Ce sont ces photos que vous voulez vendre ?

– Non, non. Pas les photos, les dessins. Je les ai pas apportés. Ils sont dans un coffre à la banque.

Alexandre but une gorgée de scotch et prit une loupe pour mieux examiner les deux personnages. L'homme semblait d'âge mûr ; la dame, nettement plus jeune.

– Ça vient d'où ?

– D'Italie.

– Et comment ces esquisses ont-elles abouti... Comment vous les êtes-vous procurées ?

À son tour, le restaurateur but une gorgée de cognac.

– C'est une longue histoire. Mais votre ami, M. Lambrini, m'a affirmé que je pouvais vous faire confiance.

Alors, lentement, il raconta l'histoire de son père, fonctionnaire civil dans une questure en Italie à l'époque de la guerre. Il avait commencé sa carrière à Campobasso. Puis, pour l'avancement, il avait déménagé dans la capitale, à Rome. Il s'occupait de certaines demandes de visas et de permis. À cette époque, beaucoup de gens avaient besoin de papiers. De papiers pour faire des opérations commerciales, de papiers pour obtenir un emploi, de papiers pour sortir un proche du pétrin, de papiers parfois pour quitter le pays.

– Un jour, en 1943, je crois, un homme s'est présenté au bureau de mon père. Il avait besoin d'une autorisation. Un besoin urgent. Lui et sa famille devaient disparaître, partir ailleurs. En échange, il a offert à mon père ces trois dessins, ces trois esquisses. Il a dit que ça valait cher, très cher. Mais, à cette époque troublée, personne était intéressé.

– Et il vous a mentionné le nom de ce monsieur ?

– J'étais bien jeune. Plus tard, il a parlé d'un signor Levi. Il me semble. Le lointain cousin d'un écrivain connu.

Ce monsieur Levi avait juré au père que ces esquisses étaient très anciennes et qu'elles provenaient de sa collection...

– ... une riche collection, qu'il disait. Il a précisé que c'étaient des dessins pour une *tappezzeria*. Vous savez, sur les murs... On en voit dans les musées.

– Une tapisserie ?

– C'est ça. Des esquisses pour préparer la tapisserie.

– Est-ce que vous savez de quelle tapisserie il s'agit ? Et si elle existe encore ?

– Hélas, non. Il y en a des milliers en Italie. J'en ai vu dans des musées, quand je suis retourné. Mais il y en a tellement...

– Je voudrais savoir comment ces croquis, ces esquisses, ont abouti ici, à Montréal.

Après la guerre et la défaite de Mussolini, la vie avait été dure pour les gens qui avaient travaillé dans l'administration fasciste. Certains avaient été arrêtés, emprisonnés, exécutés même. Plusieurs avaient perdu leur emploi. On profitait du chaos de l'épuration pour régler de vieux comptes. Son père avait été arrêté, interrogé, puis finalement relâché...

– Mais il n'y avait plus d'avenir pour lui et sa famille là-bas, en Italie.

Alors le père avait décidé, comme des milliers d'autres, de tenter sa chance en Amérique. Un de ses cousins, un Mastrocola de Campobasso, était venu s'établir à Montréal en 1921. Ils avaient repris contact. Après de nombreuses démarches, des refus répétés, quelques pots-de-vin, il avait réussi à obtenir les autorisations et les visas nécessaires. Il avait presque tout vendu pour payer les billets de bateau, en troisième classe, pour sa famille et lui.

– Mais il avait gardé les dessins, enchaîna le vieil Italien. Ça prenait pas de place dans les bagages, ça s'emportait bien. Le soir, surtout quand il avait un peu forcé sur le vin et la grappa, il nous disait : « Ça, c'est l'avenir de la famille. » Il y croyait.

La suite, c'était l'histoire des milliers d'immigrants de cette époque : les petits boulots, les longues journées à polir du terrazzo,

à poser des carrelages de céramique ou de marbre, à tirer les joints des murs. Puis à faire un peu de comptabilité pour les autres, à les aider à remplir des formulaires. Tout cela pour nourrir la famille, pour payer des études convenables aux enfants.

Alexandre se versa un nouveau verre de Glenmorangie et offrit du cognac à M. Frank, qui refusa poliment.

– Et pourquoi, signor Cantara, voulez-vous vendre ces croquis aujourd’hui ?

Le vieil homme sourit, mais son visage demeurait triste.

– Je suis vieux, monsieur Jobin. Ma femme Irina est malade. Ma sœur vit en Californie. Je l’ai pas revue depuis dix ans...

– Vous n’avez pas d’enfants ?

– *Si*. Une fille. Elle est mariée à un entrepreneur important qui s’intéresse plus aux affaires qu’à l’art. Il a une grande maison, presque un château, à Laval, un beau bateau dans les mers du Sud, un condo en Floride... Vous voyez ? Un jour, je lui ai montré les dessins en lui disant que ça valait beaucoup. Il a ri. Et vous savez ce qu’il m’a répondu ?

– ...

– Il a dit : « Hé, Frank ! Si tes vieux bouts de papiers jaunis, là, ils étaient signés Michelangelo ou Botticelli, là, ça vaudrait peut-être beaucoup. Mais avec ça, si tu vas chez un antiquaire, il t’offrira 100 dollars. Alors, tes œuvres d’art, tu te les mets où je pense et tu m’achales plus. » Il est pas toujours poli, mon gendre.

Alexandre but une nouvelle gorgée de scotch et il regarda sa montre : presque 17 heures. La tête commençait à lui tourner. « Mais qu’est-ce que je fous ici avec ce vieux monsieur triste ? » Et, à chaque mouvement, il sentait le poids de cette enveloppe dans la poche intérieure de son blouson. Les examens. Il secoua la tête. Le type, après tout, lui avait été envoyé par son ami Théo...

– Et qu’est-ce que vous voudriez que je fasse, monsieur Cantara ?

– Appelez-moi Frank, *per favore*.

- Oui. Frank. Alors...
 - Je voudrais que vous vendiez les croquis.
 - L'art de la Renaissance n'est pas tout à fait mon domaine, vous savez. Tout à l'heure, en m'attendant, vous avez eu le loisir d'examiner ma boutique. Bien qu'au cours des dernières années j'aie élagué un tas d'objets sans valeur, il n'y a pas grand-chose ici qui remonte plus loin que le XIX^e siècle...
 - Je sais.
 - Alors, pourquoi moi ?
 - Parce que votre ami Théo Lambrini m'a assuré que je pouvais vous faire confiance.
 - Mais, je vous l'ai dit : je ne suis pas un spécialiste de cette période. Laissez-moi vous donner quelques conseils.
- Pendant les minutes qui suivirent, Alexandre lui proposa un éventail de possibilités. Si, comme M. Frank l'affirmait, les esquisses avaient une grande valeur, mieux valait d'abord s'en assurer auprès d'un spécialiste. Les grandes maisons de vente avaient à leur emploi des experts qui pourraient identifier les œuvres et en faire une juste évaluation : Sotheby's et Christie's, à Toronto, Londres ou New York, l'hôtel Drouot à Paris. Mais si la valeur des esquisses était moyenne ou faible, les frais de voyage et d'expertise engloutiraient les éventuels profits de la vente. M. Frank écoutait attentivement les explications d'Alexandre. De temps en temps, au détour d'une phrase, il hochait la tête.
- D'autre part, poursuivit Alexandre, il y a, ici à Montréal ou à Toronto, quelques experts qui pourraient vous conseiller beaucoup mieux que moi. À mon avis, le mieux placé pour des œuvres de cette période serait le commissaire-priseur Iégor de Saint Hippolyte, qui a ses bureaux rue du Couvent. Il y a aussi la Maison des encans, tout près d'ici, un peu plus haut sur le boulevard Saint-Laurent. J'ai déjà...
 - Non, répondit calmement l'Italien.
 - Non ?
 - Non. Je veux que les dessins soient expertisés et vendus en Italie.

- En Italie ?
- Oui.
- Mais pourquoi ?
- Vous savez, monsieur Jobin, ces œuvres viennent d'Italie. Elles font partie du patrimoine national. Si je les vends ici, en Amérique, elles partiront dans une collection privée. Peut-être chez un Chinois riche mais inculte qui en appréciera pas la valeur. Et puis, elles se vendront sans doute moins cher ici, où la demande est moins forte...
- Sans doute, mais vous avez songé aux frais ?
- Oui.

Alexandre but une dernière gorgée de scotch avant de poser son verre sur le bureau.

- Monsieur Cantara, écoutez-moi. Mon commerce, vous l'avez vu, est assez modeste. Je n'ai de succursale ni à Florence ni à Milan. Vos dessins, selon vous, datent de la Renaissance...
- Oui. Du Cinquecento.
- Mais je ne suis pas un spécialiste de cette période.
- Votre ami, M. Lambrini, m'a dit qu'au cours des dernières années vous vous étiez déplacé à quelques reprises en Europe pour des transactions importantes, des évaluations comme celle-ci.
- En France, oui. À Paris, j'ai quelques contacts chez les anti-quaïres, mais...
- Je vous demande pas de partir ce soir, monsieur Jobin. Je voudrais seulement que, lors d'un prochain voyage en Europe, vous fassiez un petit détour par l'Italie pour faire évaluer les œuvres et, peut-être, négocier leur vente.
- Monsieur Cantara...
- Frank.
- Monsieur Frank, j'ai d'autres affaires en cours ici, mais surtout je ne connais personne en Italie. Je ne peux tout de même pas traverser le pays en demandant à droite et à gauche si quelqu'un est intéressé par des croquis supposément de la Renaissance. Et si on me dit que ça n'a aucune valeur et qu'on m'en offre

100 dollars, comme le croit votre gendre... Qu'est-ce que je fais alors ? J'empoche les billets et je reviens ?

Alexandre soupira. L'autre ne répondit rien. Il se pencha sur sa mallette, y fouilla un instant et en ressortit une carte professionnelle qu'il tendit à l'antiquaire.

– J'ai une adresse à Rome. Un monsieur que j'ai rencontré il y a trois ans au cours de mon dernier voyage. Je lui avais montré les photos. Il semblait intéressé.

– Et pourquoi vous n'y retournez pas, alors ?

– Je vous l'ai dit : je suis vieux, monsieur Jobin, et Irina, ma femme, est malade. En plus, mon médecin me déconseille l'avion. Vous, vous êtes jeune...

– Et malade aussi, laissa tomber sèchement Alexandre.

– Ça paraît pas beaucoup.

Alexandre argumenta encore pendant quelques minutes. Il souligna les risques, mentionna les lois internationales sur le trafic d'œuvres d'art. Frank Cantara l'interrompt :

– En Italie, il y a des lois qui interdisent de faire sortir des œuvres d'art du pays. Pas de les faire entrer.

– Et au Canada ? Il y a aussi des lois, vous savez.

– Ces œuvres, elles sont répertoriées nulle part, monsieur Jobin. Et des croquis comme ceux-là, ça se camoufle bien.

– Mais revenons-en aux frais...

– Je vous offre quarante pour cent de la valeur nette que vous obtiendrez. Je couvre aussi vos frais de voyage, évidemment.

Cette fois, l'antiquaire n'en revenait tout simplement pas. Le bonhomme semblait vraiment toqué et rien ne paraissait pouvoir le faire changer d'idée.

– Et si les croquis ne valent que 100 dollars ?

– Alors, vous aurez 40 dollars. Plus un *per diem* raisonnable et un voyage gratuit en Italie.

Rien à faire. Ce type était décidé et plus probablement un peu cinglé. Alexandre jeta un œil sur la carte professionnelle que le restaurateur lui avait remise.

Galleria Guardi, Antiquario
Via Giulia, 130a
Roma 00186

Il soupira avant de lancer son dernier argument :

- Vous savez, monsieur Cantara...
- Frank, corrigea l'autre.
- Vous savez, Frank, je ne pourrai sans doute pas m'occuper de vos croquis avant un certain temps. Moi aussi, j'ai mes affaires et, je vous l'avoue, quelques petits ennuis de santé. Des examens...
- Rien n'presse vraiment, mais, à mon âge, on n'est pas éternel.
- Au mien non plus.
- Vous êtes jeune, monsieur Jobin.

Alexandre haussa les épaules. Frank reprit :

- Donc, si vous acceptez, je repasserai dans quelques jours avec un contrat et les documents juridiques.
- Vous semblez savoir ce que vous voulez. Il faudra aussi me laisser les originaux. Je ne peux pas négocier quoi que ce soit avec de simples photos.
- Je vous laisserai un original. Un seul. Et les photographies, bien sûr. Vous pouvez d'ailleurs les conserver. Si la transaction se fait, il sera facile d'expédier les deux autres dessins.
- Ça me semble correct, finit par concéder Alexandre.
- Votre ami Théo avait raison.

Le vieil homme se leva et serra la main d'Alexandre. Puis il rajusta son veston et sortit du bureau. Quelques instants plus tard, la clochette de la porte d'entrée tinta.

Alexandre passa la demi-heure qui suivit à naviguer sur Internet. D'abord sur les pages d'Interpol consacrées aux œuvres d'art volées ou disparues. Un lien le conduisit sur le site des carabinieri, dans la banque de données des *beni culturali illecitamente sottratti*¹.

1. Biens culturels ayant illicitement quitté le territoire.

Rien ne ressemblait aux esquisses dont les photos étaient étalées sur son bureau.

Il toussa, éteignit son ordinateur et s'étira pour tenter d'atténuer le mal de tête qui le gagnait. Alors, il sentit de nouveau le poids de l'enveloppe dans sa poche. Il la prit, ne l'ouvrit pas et la jeta dans le tiroir de gauche de son bureau. Plus tard. Plus tard, on verrait.

3

Montréal, vendredi 9 mai

Alexandre n'avait pas envie de manger seul. Pas ce soir-là. Et pourtant, il fallait bien se nourrir. « Pour se tenir en forme », aurait ajouté le beau Raphaël. Alors, il décida d'aller au restaurant de son ami Théo Lambrini.

Le matin, il s'était levé tôt, avec un mal de tête carabiné. Mal dormi une fois de plus et trop bu la veille. Durant la journée, il avait vaqué à ses occupations dans la boutique. Se lançant dans mille tâches, n'en terminant aucune. Un peu de comptabilité... Il détestait la comptabilité. Quelques nouvelles recherches sur l'art italien et les esquisses de Cantara. Une discussion avec Isabelle Bédard à propos d'une toile entreposée dans la remise du deuxième. À deux reprises, il était remonté à son appartement pour avaler un Perrier. La seconde fois, il avait failli s'endormir sur le canapé du salon. À 15 heures, il était redescendu et s'était retiré dans son bureau. Il avait fermé la porte. Pour rétablir le pH – comme on disait dans l'armée –, il s'était versé un premier scotch et avait continué à surfer sur Internet. Il n'avait pas ouvert le tiroir de gauche, celui dans lequel il avait glissé l'enveloppe fatidique. Non. Pas maintenant. Ça pouvait attendre. Puis il s'était rendu compte qu'il fallait manger. Pourquoi pas chez Théo ?

Le restaurant L'Île de Beauté était presque vide. Il reconnut aussitôt son vieil ami Sam Wronski qui mangeait seul à une table près du comptoir. L'homme aux cheveux blancs et à la barbe bien taillée l'invita d'un signe de la main à se joindre à lui.

– Salut, petit. Ça va ? Tu as l’œil un peu cerné et la mine grise, je trouve.

– Un peu mal dormi, Sam. Quoi de neuf ?

– Rien de neuf. Dans ma vie, tu sais, il n’y a jamais rien de neuf. Et la boutique ?

– Ça tourne. Mais lentement. Les gens sont moins friands d’antiquités qu’autrefois. À ton époque, c’était la mode. Et les modes passent. Mais ne t’inquiète pas, on est encore loin du dépôt de bilan. Le nom de Wronski va encore rester accroché à la devanture du magasin pour un moment.

Le vieil homme sourit et essuya une goutte de potage qui coulait le long de son menton.

– Tu sais, mon petit Alexandre, c’est pour ça que je t’ai vendu mon commerce : pour que le nom demeure. Pour que le nom de Sam Wronski reste accroché au-dessus d’une vitrine dans ce quartier où il y avait autrefois beaucoup de vieux Juifs. Maintenant, il n’y en a presque plus. Le nom... C’était, tu t’en souviens, la seule vraie clause contraignante du contrat.

– Ton nom y est toujours, Sam, et il y restera.

– Et ta nouvelle assistante ? Cette jolie jeune fille qui a étudié en histoire de l’art...

– Isabelle. Elle est parfaite : intelligente, compétente... Elle a terminé sa thèse de doctorat, mais ne désire pas enseigner. Les étudiants, ça la stresse, qu’elle dit. Alors, son travail chez nous lui convient parfaitement. Pour l’instant. Elle a un œil d’aigle pour dénicher les bonnes occasions et les pièces rares. Je pourrais lui laisser la boutique pendant un mois ou un an et les affaires n’en tourneraient que mieux. D’ailleurs...

Il se tut et prit le menu. Juste à ce moment, Théo Lambrini sortit des cuisines et, ayant aperçu Alexandre, se dirigea de son pas lourd vers la table.

– Je vois que le major nous honore de sa présence.

– Salut, Théo. Pas grand monde, ce soir.

– La crise, Alex. La crise. La situation économique inquiète les gens. Du coup, ils coupent où, tu crois ? Heureusement, il reste la clientèle plus stable du midi. Sans ça... J'ai même dû congédier un serveur récemment. Et toi, les antiquités et les bricoles, ça marche ?

– Ça tourne, mais au ralenti aussi. À propos, merci pour ce client que tu m'as envoyé.

– Client... ?

– L'Italien.

– Ah ! M. Frank. Je l'ai croisé à un souper de l'association, la semaine dernière. Il cherchait un antiquaire pour de vieux dessins, je crois. Tu les as achetés ?

– Plus compliqué que ça.

– Compliqué ?

– Il veut que j'aille les vendre en Italie. J'hésite.

– Non mais, quel veinard, ce brocanteur ! Quelle andouille aussi ! Un client lui paie un voyage en Italie et monsieur lève le nez sur l'occasion. Il hésite. Moi, si un client...

– Tu y crois, à son histoire ?

– Il ne m'en a pas dit beaucoup. Ça me semblait crédible... Pour l'Italie, il n'avait rien mentionné.

– On verra...

Alexandre reposa le menu sur la table et sourit à Théo.

– Alors, qu'est-ce que tu mijotes, ce soir, pour empoisonner la clientèle ?

– Je te conseille la fressure de cabri aux olives et aux pleurotes.

– Tu pourrais nous traduire ça en français ?

– C'est un restaurant corse, ici, monsieur !

– La Corse fait partie de la France, que je sache.

– Elle a été colonisée par la France. Nuance.

– Bon. Et cette fressouille ?

– Fressure, ignorant ! Ce sont des abats de chevreaux dans une sauce champêtre. Une sauce au vin rouge et aux champignons. Ça te va comme traduction ?

- Fallait le dire clairement.
- Sam en a commandé aussi. Donc : deux fressures pour la table 7. Et on prendra le potage ?
- Non. Le plat seulement. Et une bonne bouteille de rouge. Pas un de ces vins du fin fond des garrigues qui arrachent la gorge et qui pourraient servir de décapant à peinture. Un bourgogne, tiens.
- On produit aussi des vins très honnêtes, en Corse.
- Je sais. On en a essayé une bouteille, la dernière fois. Et regarde la tête que j'ai depuis.
- Barbare !

Aussitôt que Théo fut retourné aux cuisines, Sam Wronski cessa de sourire et, se lissant la barbe de la main gauche, interrogea Alexandre.

- C'est quoi, cette histoire d'Italie ?
- Bof... Théo m'a envoyé un de ses amis, un restaurateur, pour une transaction qui, au début, semblait assez banale. En le voyant dans la boutique, j'ai cru que c'était encore un de ces vieux qui déménagent dans une résidence et qui se débarrassent de leurs meubles et de leurs souvenirs. J'en vois toutes les semaines... Mais là...

Les plats apparurent presque aussitôt, servis par Josée, la fille de Théo. Une fois le vin goûté, ils mangèrent lentement et Alexandre raconta en détail la visite de M. Frank. À la fin, Sam, les sourcils froncés, posa quelques questions :

- Ces esquisses, elles te semblent authentiques ?
- Je n'en sais rien, Sam. Je ne suis pas un spécialiste et je n'ai vu que les photos. Pas les originaux.
- Et le type paraissait... honnête ?
- Oui. Totalement convaincu de leur valeur, en tout cas.

Sur le visage de Sam Wronski se dessinait un petit air interrogateur. Pendant un moment, ils continuèrent à manger en silence. Sam termina sa fressure et s'essuya la bouche avec sa serviette.

- Il y a quelque chose qui m'agace dans ton histoire.

– Moi aussi. Pourquoi venir me voir, moi, un simple brocanteur, au lieu d’aller chez un grand antiquaire qui pourrait bien mieux le conseiller ? Je sais bien que Théo a joué un rôle, mais...

– Peut-être parce que ta boutique porte un nom juif...

Alexandre parut surpris. Il avait un peu de peine à saisir.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Le père de ton restaurateur fricotait avec les fascistes pendant la guerre, m’as-tu dit...

– Il était fonctionnaire civil à l’époque de Mussolini, si j’ai bien compris.

– C’est ce que raconte le fils. Le père, donc, après la guerre, croit bon d’aller refaire sa vie en Amérique. Et qu’est-ce qu’il apporte ? Des œuvres d’art qui peuvent aisément franchir les frontières.

– Jusqu’à un certain point, c’est logique, non ?

– Oui, c’est logique. Des clients comme ça, j’en ai vu passer quelques-uns après la guerre.

Sam Wronski s’interrompt, replongeant dans des souvenirs anciens. Les yeux mi-clos, il lissait la pointe de sa barbe.

– Et tu t’es demandé, petit, d’où elles provenaient, ces œuvres ?

– D’Italie.

– Oui. Bien sûr. Si l’on en croit le bonhomme. Et il dit sans doute la vérité. Mais durant la guerre, des milliers d’œuvres d’art ont disparu en Europe. Parfois, elles ont été réquisitionnées par les forces d’occupation ; parfois, elles ont simplement été volées dans des musées ou chez des particuliers durant les périodes sombres. Surtout vers la fin des hostilités. Et puis, il y a tous ces bourgeois et ces collectionneurs juifs qui ont disparu corps et biens dans les camps... et dont on n’a jamais revu les collections.

Alexandre expliqua qu’il avait déjà songé à cette possibilité et qu’il avait effectué des recherches sur Internet. Il avait consulté le site d’Interpol et même les pages du site des carabinieri italiens consacrées aux œuvres volées ou disparues.

– Mais, ces sites, Sam, ne sont pas faciles à explorer pour quelqu’un qui n’est pas un spécialiste.

– Et toutes les œuvres n’y sont pas répertoriées, petit. Il y a des familles entières qui ont disparu. Qui pouvait alors porter plainte pour des toiles ou des croquis qui étaient autrefois accrochés aux murs ? Parfois, les murs eux-mêmes avaient disparu dans la tourmente.

– Alors, je fais quoi ?

– À toi de voir.

– Peux-tu fouiller de ton côté ? Ce soir, en rentrant, je vais numériser les photos que M. Frank m’a laissées et t’en envoyer des copies par courriel.

– Ouais... Je tenterai de voir.

Ils furent interrompus par le bruyant Théo qui revenait à leur table en s’essuyant une main à son tablier. De l’autre, il tenait une bouteille de grappa et trois petits verres coincés entre ses gros doigts.

– La maison paie les digestifs.

Déjà il versait la grappa.

– Et qu’est-ce que nos antiquaires complotent ? Vous cherchez les moyens de percer les secrets du Vatican ? De dévaliser la Galerie des Offices à Florence ? En vous voyant parler à voix basse, j’ai chaque fois l’impression que le commerce de l’art et de la brocante cache toujours des magouilles et des secrets.

Il éclata d’un grand rire qui fit se retourner les derniers clients.

– Nous, on n’empoisonne pas notre clientèle en lui servant de la fressouille de testicules de vieux moutons.

– De la fressure, *mossieur*. Et ce ne sont pas des testicules, mais des abats nobles seulement. Des abats de chevreaux à peine sortis du ventre de leur mère. Vous n’avez pas aimé ?

– Bien sûr, Théo. C’était délicieux.

– Ben alors ?

– Je blaguais.

Pendant un moment, ils discutèrent de tout et de rien. De la façon de préparer la fressure. Du temps pourri, de la récession économique... Soudain, Théo se tourna vers Alexandre.

- Mais il y a un chanceux qui va nous laisser ça, à nous, pauvres diables, et qui va s'envoler vers le soleil de l'Italie.
- Tu m'énerves, Théo. Et puis, rien n'est décidé.
- À propos de voyage, j'ai reçu une carte postale. Devine...
Déjà il s'était levé et était allé chercher la carte coincée au coin de la grande glace derrière le bar.
- En voilà une autre qui se la coule douce, je vous jure. T'en as reçu une, toi ? demanda-t-il en tendant la carte à Alexandre.
- Non.
- Comment ça, non ? Chrysanthy ne t'a pas envoyé de carte ? Pas donné de nouvelles ?
- Non, répondit sèchement Alexandre.
Sur ce, il prit son verre de grappa et le vida d'un coup. Théo, un peu mal à l'aise, ajouta en souriant :
- T'en fais pas. Tu en recevras une au début de la semaine prochaine. Dans ces pays-là, la poste...
- Sam Wronski s'était levé et réglait l'addition avec Josée. Il mit fin à la tension qu'il sentait grimper en demandant à Alexandre :
- Dis donc, petit, tu peux rendre un service à un vieillard qui a trop mangé et qui ne veut pas se faire tremper par la pluie ?
- ...
- Tu peux me ramener à la maison ? À condition d'être en état de conduire, bien sûr. Sinon, j'appelle un taxi.
- Ça va aller, Sam, répondit Alexandre en se levant.
Quand il voulut payer, Josée lui confia que Sam avait déjà réglé. Il sortit chercher le Cherokee.
- Théo, qui raccompagnait Sam à la porte, lui demanda :
- Mais qu'est-ce qu'il a, au juste, le major ? T'as vu la gueule qu'il fait ?
- Je n'en sais rien, mais la vie apporte parfois des désagréments, Théo.
- C'est à cause de Chrysanthy, tu crois ?
Sam se contenta de hausser les épaules.